

Marc Minkowski

«Je suis un metteur en scène du son»

STÉPHANE RENARD

Marc Minkowski dérouté. Et cela ne doit pas lui déplaire. Il y a du nou-nou tout en rondeur chez cet homme qui se montre exquis tant que son interlocuteur partage son sens de l'exigence. Il y a du Pantagruel aussi, tant est insatiable sa soif d'explorations musicales et de défis – le voilà directeur artistique de la Mozartwoche de Salzbourg, où il dirigera en janvier l'«Orfeo et Euridice» de Gluck. Avant cela, il y a «Hamlet», à La Monnaie. À quelques jours du lever de rideau, c'est encore un autre Marc Minkowski – entier, passionné, charmeur... – qui nous parle de musique, beaucoup, et de lui, un peu, avec le sourire malicieux de celui qui jauge plus qu'il ne juge.

Né à Paris en 1962 dans une famille qui aligne les scientifiques de renom – son père sera l'un des fondateurs de la néonatalogie –, bassoniste de formation, il part se former aux États-Unis, à la direction d'orchestre. À 20 ans, il fonde les «Musiciens du Louvre». Son nom y est encore étroitement associé. Éclat de fierté: «Oui, c'est mon bébé...».

Aligner les compositeurs que Minkowski a dirigés, ressemble à une énumération sans fin. Il y a ceux des débuts baroques: Purcell, Lully, Rameau, Campra, Monteverdi, Handel... Ils ont été rejoints par les classiques (Haydn, Mozart), les romantiques (Verdi, Wagner, Offenbach), les modernes (Stravinsky, Adams, Gorecki...). Et une prédilection pour l'opéra français, Massenet, Debussy, Gounod et l'«assimilé» Meyerbeer. «Un génie quelque peu avalé par Verdi et Wagner», regrette le chef. Qui lui a offert une belle revanche en dirigeant «Les Huguenots», que «La Monnaie eut le courage de monter». Meilleur opéra de l'année 2011 selon la revue allemande de référence «Opernwelt».

La Monnaie, il s'y plaît bien. N'est-ce pas elle qui lui a aussi offert la direction de son premier Verdi, «Le Trouvère». «Un cadeau!», se souvient-il. Qui lui vaudra une offre de Covent Garden pour sa première Traviata... «J'ai toujours été polyvalent et désireux de l'être, avoue-t-il. C'est mon côté caméléon.» Jamais

d'erreur de casting? «Si, sans doute. On peut parfois faire des faux pas, mais on revient toujours à sa couleur originelle.»

Un «Hamlet» à redécouvrir

Si «Hamlet» tiendra l'affiche de la scène lyrique bruxelloise en décembre, ce sera dans la version opératique qu'en livra, en 1868, le compositeur français Ambroise Thomas. La postérité a eu quelque peine à retenir son nom. Une injustice que Minkowski n'accepte pas: «Thomas n'avait sans doute pas le tempérament artistique et émotionnel d'un Gounod, d'un Massenet ou d'un Bizet. Mais il est quand même un de leurs égaux.» Pas convaincu? «Au cinéma, aussi, on a connu des réalisateurs qui n'ont pas fait carrière tout en ayant à leur actif un ou deux grands films. C'est ce qui est arrivé à Thomas. Hamlet est un opéra parfait, avec une facture lyrique et un sens orchestral remarquables.» L'ultime argument, le meilleur, Minkowski l'assène avec le sourire du stratège qui compte les points: «Le fonds de l'œuvre reste la dramaturgie shakespearienne. Et c'est encore et toujours ce qu'il y a de mieux sur le marché du livret d'opéra, non?» Si. Gagné.

Un grand spectacle ne se bâtit pas seul. On a glosé sur la prise de pouvoir de certains metteurs en scène d'opéra. On imagine mal Marc Minkowski brader ses idées, d'autant que, dans le binôme chef d'orchestre/metteur en scène, ce n'est pas toujours l'amour fou. Beau joueur, il ne dénoncera pas ceux avec lesquels cela n'a pas marché: «J'ai connu des expériences qui ne se sont par très bien terminées, soit pour l'un, soit pour l'autre...» Silence. Le chef préfère parler de ceux avec lesquels il aime travailler. Comme Olivier Py, directeur du festival d'Avignon. Leur tandem fonctionne bien, la preuve, notamment, par «Les Huguenots», encore.

Le «Hamlet», déjà salué à Vienne il y a un an, scelle leur cinquième collaboration. «Olivier illustre le sujet. Il le sert.» Décryptez: il ne se sert pas, lui... Cela n'exclut pas des «discussions», que l'on devine parfois vives. «Mais Olivier est un grand homme de théâtre d'aujourd'hui qui, à l'opéra, adopte une attitude un peu plus suggestive. C'est une attitude de sou-

tien plus que de création forcée. Il sait que je suis un chef d'opéra, que j'aime emmener un ouvrage avec un souffle, en m'inspirant de l'esthétique de ce que je vois...» En d'autres termes, à chacun son style et, au final, «beaucoup d'énergie sur le plateau.»

Quand le chef fait du cinéma

Mais, au fond, comment dirige-t-il, Marc Minkowski? La réponse est nette: «Je suis incapable de le dire.» Mais encore? «Ce qui m'intéresse, c'est d'être narratif. Je suis un metteur en scène du son. L'aspect technique est pour moi secondaire. Ne nous méprenons pas: l'aspect métronomique et technique de la fonction du chef d'orchestre est indispensable, mais c'est ce qu'il y a de plus ennuyeux.»

Ennuyeux, mais essentiel. Tous les chefs qui ont un jour révélé leur profession à un chauffeur de taxi ont eu droit au moins une fois à la question: «Mais cela sert à quoi?». Marc Minkowski n'y a pas échappé, y allant à chaque fois de sa démonstration: «Quand vous allez voir un film, il faut bien que quelqu'un se soit mis derrière la caméra, pour que tout le monde travaille en même temps, dans la même direction, baigne dans la même atmosphère...» C'est ce qui l'intéresse le plus dans la direction d'orchestre: «L'angle de prise de vue de la caméra, l'éclairage, l'ambiance...».

Impétueux, parfois? «Oui, mais uniquement quand la partition me demande de l'être», plaide-t-il. Sans convaincre. «D'ailleurs, en dirigeant «Le Vaisseau fantôme», il est impossible de ne pas être dans la tempête suggérée par Wagner!»

Wagner? Encore une facette du caméléon Minkowski. «Je l'ai dirigé pour la première fois il y a une quinzaine d'années, d'une manière un peu secrète, pour m'exercer», reconnaît-il. Depuis, il a apprivoisé Wagner avec «Les Fées», mais s'est aussi offert un étonnant doublé autour du «Vaisseau fantôme». En 1839, Wagner, 26 ans, arrive à Paris, espérant que l'Opéra monte son «Vaisseau fantôme». Le directeur refuse, mais achète au jeune compositeur désargenté son synopsis. Il charge ensuite le chef de chœur, Pierre-Louis Dietsch, d'en faire un opéra. Le «Vaisseau» façon parisienne voit le jour en 1842. Wagner

montera finalement à Dresde, l'année suivante, le «Fliegende Holländer», premier opéra typiquement wagnérien.

L'année Wagner, qui s'achève, était un prétexte en or pour exhumer la partition de Dietsch, jamais jouée depuis sa création. Minkowski a saisi l'occasion de faire revivre celle-ci... tout en exécutant, lors d'un même concert, le véritable vaisseau wagnérien. L'enregistrement permettra aux mélomanes de comparer deux œuvres à ne pas comparer. Il n'y a pas photo, même si Minkowski vole au secours de Dietsch: «Je voulais entendre comment ce chef d'orchestre extrêmement cultivé, compositeur de musique religieuse, allait s'en tirer avec une telle commande. Il en a fait un

Marc Minkowski

ouvrage fascinant, avec beaucoup de défauts de facture. Mais c'est une pièce de concert géniale. Un carrefour de styles spectaculaire.»

Reste la question sans réponse: «Que serait devenu l'opéra français si le «Vaisseau fantôme» de Wagner avait été créé à l'opéra de Paris? Cela aurait révolutionné toute son histoire. Il est peut-être heureux pour Bizet et les autres que cela ne se soit pas produit! Il y a définitivement chez Wagner une pensée, une vision et une anticipation incroyables sur le futur. Et son évocation de la nature est unique.» La tempête, Minkowski connaît: il passe la moitié de son temps sur l'île de Ré. Quand il n'y organise pas son propre festival, joliment baptisé «Ré

Majeure»...

Et l'homme dans tout cela? Il l'ouvre cette porte plus intime en douceur. Le ton se fait presque complice. «J'ai un mélange d'origines qui est d'une extrême richesse. Elle m'impressionne. Tout cela compte énormément pour moi, même s'il a fallu la mort de mon père, il y a une dizaine d'années, pour que je me pose cette question que tout homme se pose un jour: D'où viens-je?». Car lui qui a «reçu une éducation complètement française» et se sent «très Français» n'a «pas une goutte de sang français.»

Ultime question: les projets? À foison... «Il est vrai qu'il faut canaliser toute cette énergie. Mais avec l'âge, je crois que j'y arrive...», soupire-t-il. Sans y croire vraiment. Nous non plus.

«Hamlet» d'Ambroise Thomas, La Monnaie, Bruxelles. Du 3 au 22 décembre. Rens.: www.lamonnaie.be.

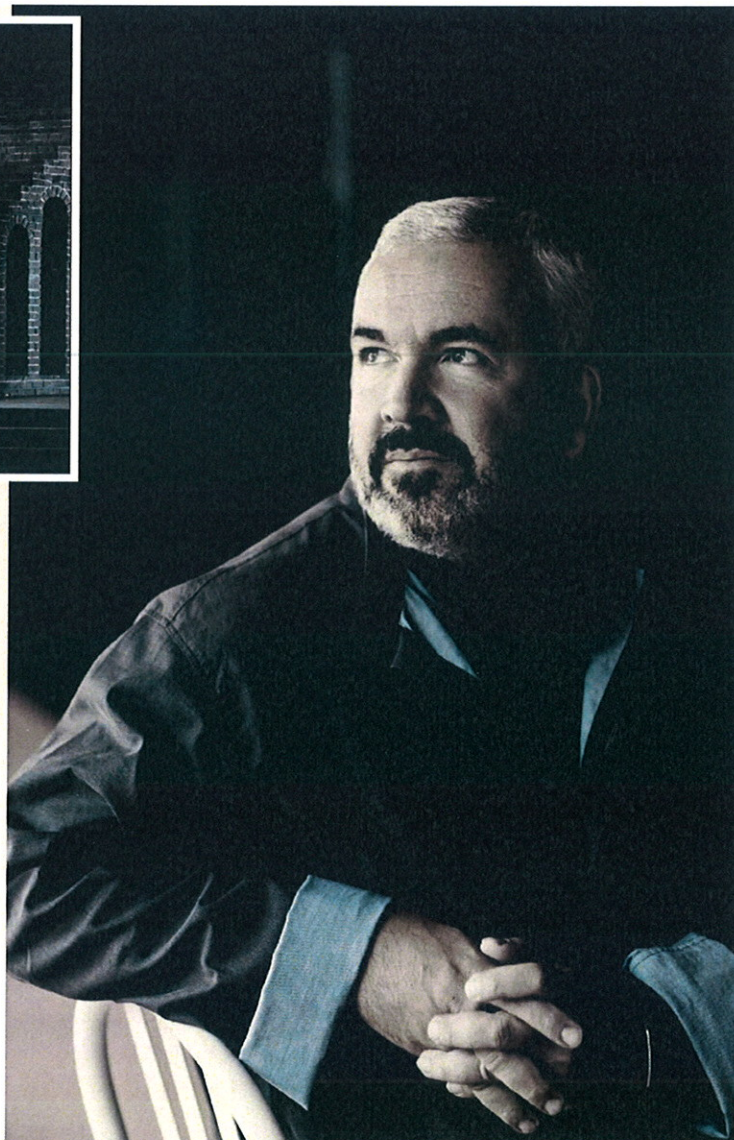
«Le Vaisseau fantôme», Wagner – Dietsch. Un coffret de 4 CD Naïve/Harmonia Mundi.

«J'ai toujours été polyvalent et désireux de l'être. C'est mon côté caméléon.»



© BAUS/LA MONNAIE

Le chef français vient diriger le «Hamlet» d'Ambroise Thomas à La Monnaie et sort un étonnant CD Wagner. Une double actualité pour un insatiable de la partition. Mais qui est donc ce chef dont le répertoire a fait exploser bien des balises?



© MARCO BORGREVE